

La philosophie du corps

Le corps est l'une des données constitutives et évidentes de l'existence humaine : c'est dans et avec son corps que chacun de nous est né, vit, meurt ; c'est dans et par son corps qu'on s'inscrit dans le monde et qu'on rencontre autrui. Mais comment parler de l'existence charnelle sans s'enfermer à l'intérieur d'un discours réductionniste ou, au contraire, tomber dans l'écueil d'une simple énumération des « techniques du corps » ? Comment bâtir une philosophie du corps capable de montrer le sens et la valeur de la corporéité ? Les philosophes ont souvent préféré méditer sur l'âme et ses passions, faire des enquêtes sur l'entendement humain, ou encore critiquer la raison pure, plutôt que se pencher sur la réalité du corps et sur la finitude de la condition humaine. Ce qui fait que le corps a souvent été traité comme un corps/cage, un corps/machine, un corps/matière. Et cela, même si ponctuellement des auteurs ont cherché à renverser cette tendance - il suffit de penser à Spinoza, selon lequel, comme nous allons le voir, corps et âme sont un seul et même être, ou encore à Nietzsche, pour qui le corps est un maître puissant dont l'esprit n'est que l'instrument. Bien que la phénoménologie ait opéré au XXe siècle une véritable révolution concernant la réflexion sur le corps, et qu'à la conception classique faisant du corps un « instrument » de l'homme, elle ait opposé un modèle intentionnel qui fait du corps « l'instrument que je ne puis utiliser au moyen d'un autre instrument, le point de vue sur lequel je ne puis plus prendre de point de vue », on est confronté encore aujourd'hui à des positions idéologiques qui réduisent le corps soit à un fardeau dont il faudrait pouvoir se libérer, soit à un organisme complexe, dépendant d'un système de synapses neuronales déterminant toute conduite ou décision humaine.

Le statut ambigu du corps humain

L'un des problèmes majeurs devant lesquels se trouvent les philosophes qui s'intéressent au corps, c'est son statut extrêmement ambigu qui ne peut être réduit ni à celui d'une simple chose, ni à celui de la conscience pensante. « Il y a deux sens seulement du mot exister, écrit Maurice Merleau-Ponty. On existe comme une chose et on existe comme une conscience. L'existence du corps propre au contraire, nous révèle un mode d'existence ambigu. » En fait, le corps humain est tout d'abord un « objet matériel » et, en tant que tel, il s'inscrit dans le « devenir » et dans le « paraître » - d'où son caractère

apparemment insaisissable d'un point de vue conceptuel ou encore le refus, de la part de certains, de le prendre en compte comme un sujet philosophiquement digne d'intérêt. Mais il est aussi l'« objet que nous sommes » et, en tant que tel, il est le signe de notre humanité et de notre subjectivité - d'où l'intérêt de réfléchir sur celui-ci notamment lorsqu'on cherche à comprendre ce qu'est l'homme. C'est pourquoi soutenir que le corps est un objet n'implique pas nécessairement qu'il soit une chose comme les autres, sauf à envisager, au moins mentalement, la possibilité de s'affranchir de lui. Mais peut-on réellement mettre le corps à distance ? La prise de conscience de l'impossibilité d'une « mise à distance » est sans doute pour beaucoup dans la place que commence à occuper le « corps subjectif » dans la philosophie postkantienne. L'idée qui se fait jour alors, c'est que le corps ne peut pas être seulement un objet. En effet, cet objet qu'on appelle « le corps », loin d'être une simple chose, un objet d'action ou de contemplation, se voit co-impliqué dans l'action et dans la contemplation. C'est ainsi que Merleau-Ponty fait du corps le centre de sa réflexion philosophique, le cœur même de « l'en-soi » et du « pour-soi » de chacun : une trace dans le monde ; un « touchant-touché » ; un « voyant-vu ». C'est pourquoi, au cours du XXe siècle, le concept de corps/chair constitue un thème majeur, la chair désignant la modalité même de l'existence humaine. Bien qu'aujourd'hui les dualismes traditionnels ne soient plus d'actualité, le corps reste une réalité dont certains pensent pouvoir s'éloigner, que ce soit par les moyens offerts par l'évolution de la technique ou encore par la toute-puissance d'une volonté désincarnée. D'où l'importance d'une philosophie du corps capable de décrypter la réalité contemporaine et de s'interroger sur le sens de l'existence charnelle des êtres humains. Ce qui n'est pas une mince affaire, surtout lorsqu'on se rend compte des attitudes contradictoires que les individus manifestent, à présent, vis-à-vis de leur corporéité. D'une part, en effet, le corps semble désormais accepté dans sa réalité matérielle, dans ses souffrances et ses besoins, dans sa beauté aussi, au point qu'on lui voue un véritable culte. D'autre part, il est « asservi », car mis au service de nos constructions culturelles et sociales. La majorité des débats autour du corps semblent ainsi pris à l'intérieur d'une impasse : d'un côté, il est analysé comme une matière à façonner au gré de nos envies variables et toujours insatisfaites ; de l'autre, il est identifié au destin ou à la fatalité. Il

est, certes, accepté par beaucoup en tant que substrat charnel de chaque personne et siège des expériences individuelles, mais il est aussi, et peut-être le plus souvent, conçu comme un objet de représentations, de manipulations, de soins et de constructions culturelles et médicales. À l'ambivalence entre corps-sujet et corps-objet s'est substituée l'opposition entre corps-totalité qui semblerait coïncider avec la personne et corps-ensemble-d'organes qui aurait le même statut que les choses. Mais si dans le premier cas l'identification se traduit par une réduction matérialiste de la personne, dans le second, l'altérité conduit à la certitude d'avoir un corps-objet, de sorte que l'homme peut penser à soi-même comme à un « autre » par rapport à son corps.

L'être humain : une personne incarnée

Le corps humain est, certes, un objet. Nous pouvons le contempler de l'extérieur et le mettre ainsi « à distance ». C'est le corps d'autrui : un corps parmi d'autres, mais qui ne cesse pourtant jamais de renvoyer à une présence différente de celle des autres objets matériels ; un corps qui donne accès à une image, à un paraître, et qui en même temps renvoie à l'être même de la personne qui se trouve devant nous. Mais c'est aussi notre corps : un corps-image que nous pouvons contempler dans un miroir ; un corps morcelé, lorsque nous regardons nos mains ou nos pieds ; un corps pourtant qui bouge lorsque nous bougeons et qui souffre et jouit lorsque nous souffrons et que nous jouissons. « La nuque est un mystère pour l'œil - écrit à ce propos Paul Valéry. Comment l'homme sans miroir se figurerait-il son visage ? Et comment se figurer l'intérieur de son corps si l'on ignore l'anatomie ? Que si on la connaît, l'intimité du travail de ces organes nous échappe dans la mesure où nous manquons de ce qu'il faudrait pour la voir et la concevoir. Ce n'est pas elle qui se dérobe : elle ne recule pas devant nous ; c'est nous qui ne pouvons nous en rapprocher. »

En réalité, l'expérience quotidienne du corps brouille la distinction du sujet et de l'objet, parce que le corps de l'homme est à la fois un corps-sujet et un corps-objet, un corps que l'on « a » et un corps que l'on « est ». Comme le disait déjà Simone de Beauvoir : « La femme comme l'homme est son corps, mais son corps est autre chose qu'elle. » Nous ne pouvons pas « être » simplement notre corps, parce que chaque individu ne se réduit pas à sa matérialité ou à la fonctionnalité de ses organes.

Mais nous ne pouvons non plus « avoir » simplement un corps, à moins de supposer que le sujet de cet avoir soit une âme désincarnée qui habiterait ce corps comme le pilote son navire. Chacun est à la fois un corps physique projeté dans le monde du « dehors » et un corps psychique qui renvoie au « dedans » de l'être. L'être humain est une personne incarnée : sans corps, elle n'existerait pas ; par le corps, elle est liée à la matérialité du monde. C'est pourquoi l'expérience du corps est toujours double : nous avons avec notre corps une relation qui est à la fois instrumentale et constitutive. Notre corps magnifie la vie et ses possibilités, mais il proclame aussi notre mort future et notre finitude. Chaque partie de notre corps est à la fois une partie de nous et un objet extérieur que nous pouvons contempler : « On considère sa main sur la table, et il en résulte toujours une stupeur philosophique, écrit encore Paul Valéry. Je suis dans cette main et je n'y suis pas. Elle est moi et non-moi. Et en effet, cette présence exige une contradiction ; mon corps est contradiction, inspire, impose contradiction : et c'est cette propriété qui serait fondamentale dans une théorie de l'être vivant, si on savait l'exprimer en termes précis. »